

La passagère du Titanic

Michel Garreau

La passagère du Titanic

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Disparitions
La photographie
Un marquis au carnaval
La supercherie
Le retour
Une mauvaise rencontre
Notre sœur Antélia
La punition
L'espagnol
Le dernier voyage
Gordii Fossae
Une sacrée arnaque

Retrouvez l'ensemble de mes romans proposés à la vente sur le site des Éditions du Net à l'adresse suivante :

[http://www.leseditionsdunet.com/search.php?search_query=Garreau + Michel](http://www.leseditionsdunet.com/search.php?search_query=Garreau+Michel)

Ou tapez Garreau Michel dans la zone de recherche en haut de la page d'accueil :
<http://www.leseditionsdunet.com/>

Suivez aussi mon actualité sur mon blog :

<https://garreau-michel.blogspot.fr/>

Me contacter : garreau.michel@gmail.com

Facebook : <https://www.facebook.com/garreau.michel>

Chapitre 1

Paris

Mercredi 10 avril 1912

En ce jour d'avril 1912, le temps sur Paris était plutôt agréable. Les promeneurs avaient envahi les grands boulevards. Les hommes avaient abandonné leur manteau d'hiver pour troquer le veston. Les femmes arborant une robe longue plus légère s'étaient aussi parées de leur chapeau à fleurs. Un délicieux air de renouveau flottait dans les rues de la capitale. Parmi la foule des passants se trouvait Alphonse Pariset. C'était un sexagénaire à l'allure svelte. Il portait un costume trois-pièces fait sur mesure en laine de couleur bleu pétrole.

Comme la plupart des hommes de cette époque, il était coiffé d'un élégant chapeau en feutre de laine gris foncé. Habitant Chaville en banlieue de Paris, il était venu ce jour-là dans la capitale afin de rejoindre Cherbourg par le train. Il s'y était rendu en taxi pour se rendre la gare Saint-Lazare. Une fois sur place et après avoir confié ses bagages à un porteur, il fit une petite promenade dans le quartier. Comme il venait assez rarement flâner à Paris, il tenait à en profiter quelques instants et admirer les luxueuses vitrines des boutiques et des grands magasins.

De cette gare partait un train spécial appelé le New York Express. On l'appelait aussi le train transatlantique, car c'était de Cherbourg que partirait désormais un paquebot mythique appelé le Titanic en passe d'entreprendre le 11 avril sa traversée inaugurale à destination des États-Unis. Pariset était particulièrement fier de

participer à cette aventure qui faisait les grands titres de la presse du monde entier depuis plusieurs semaines et passionnait les lecteurs.

Ce bateau avait été construit dans les chantiers navals de Belfast pour le compte de la compagnie White Star Line. Il avait été décidé par le président de cette compagnie que ce géant serait basé à Southampton. Cette ville était aussi le point de départ des futurs voyages devant comporter deux escales, l'une à Cherbourg et l'autre en Irlande au port de Queenstown, aujourd'hui appelé Cobh.

Vers neuf heures du matin, Pariset rejoignit la gare et monta dans le New York Express. Dans le train, il trouva aisément son compartiment et il s'y installa confortablement. Il était le premier arrivé. Une fois en place, il sortit un journal acheté le matin même et commença à le lire. Les nouvelles n'étaient pas rassurantes. Les menaces de guerre avec l'Allemagne faisaient les gros titres de la une. D'autres passagers le rejoignirent si bien que le compartiment devint peu à peu complet. Comme lui, les voyageurs avaient prévu d'embarquer sur le Titanic. En les observant, Pariset constata que chacun était excité à la perspective de cette longue traversée.

Le train partit avec dix bonnes minutes de retard. Il était constitué de voitures correspondant aux trois classes du Titanic ainsi qu'une voiture-restaurant. Sur le trajet, Pariset trouva que le convoi se traînait quelque peu. Son voisin immédiat, un petit homme d'âge mûr au visage rond et au corps enrobé sembla avoir deviné sa pensée. Il se présenta à lui :

– Comme nous allons devoir passer quelques heures ensemble dans ce compartiment, autant faire connaissance et entamer la conversation. Cela fait passer le temps, n'est-ce pas ? Je me présente : Paul Lambert. Je suis retraité et veuf de surcroît. Pour tromper la solitude, j'ai décidé d'entreprendre cette croisière vers New York que je ne connais pas. Je compte y passer deux bonnes semaines. Et vous ?

Pariset se sentit obligé de se présenter à son tour et se plaignit de la lenteur du train.

– Je l'avais deviné, reprit son interlocuteur. C'est à cause du mauvais état de la voie. Il serait temps que le gouvernement songe

à faire quelque chose. Vous verrez, après Caen c'est encore pire. Au fait, vous voyagerez en quelle classe à bord du Titanic ?

– En première, répliqua Pariset, un peu surpris par cette question directe et indiscreète.

Il n'aimait pas trop les gens curieux et ce personnage en faisait partie.

– En première ? Moi aussi, enchaîna son voisin. Alors nous aurons l'opportunité de nous rencontrer sur le bateau !

Pariset répondit d'un hochement de tête tout en décidant qu'il ferait tout pour éviter ce pot de colle. Un changement de locomotive eut lieu à Caen. Cette manœuvre prit un temps interminable et entraîna de nouveau des explications sur la raison de cette lenteur par monsieur je-sais-tout. Pariset aspirait à la tranquillité et il craignait que Lambert soit trop volubile et l'oblige sans cesse à lui répondre. Contre toute attente, il n'en fut rien. Ce dernier sortit un journal d'une petite valise et se plongea dans sa lecture en ignorant maintenant son voisin. De son côté, Pariset, s'étant levé fort tôt le matin même, se mit à somnoler.

Finalement et n'en ayant que le nom, le New York Express ressemblant à un vrai tortillard finit par arriver vers 15 heures 40 à destination. À peine arrivés, les passagers apprirent que le départ du Titanic prévu à dix-neuf heures aurait lieu avec une bonne heure de retard. Vu la longueur de la traversée, cela n'inquiéta personne. Le port de Cherbourg n'était pas conçu pour accueillir à quai un tel mastodonte. L'embarquement allait donc se faire en transférant les passagers du quai vers le paquebot par deux transbordeurs spécialement prévus à cet usage.

Le Nomadic, le plus grand et le plus luxueux des deux, était normalement utilisé pour prendre en charge les passagers de première classe. Une fois à bord du transbordeur et plutôt assoiffé, Pariset se dirigea vers le bar. Il s'installa à un très beau comptoir en chêne sculpté et commanda une citronnade bien fraîche. Quelque temps après, le steward informa les passagers que le Titanic venait juste de mouiller au large de Cherbourg.

En route pour rejoindre le Titanic, Pariset aperçut enfin au loin le mythique paquebot. D'emblée, il fut un peu déçu, car il escomptait voir un navire de taille nettement plus importante. Cette impression s'estompa peu à peu à mesure que le *Nomadic* s'approcha de sa destination. Le paquebot occupa peu à peu presque tout l'espace visuel. Le transbordeur *Traffic* déjà accouplé à celui-ci ressemblait à un nain ballotté par la houle.

Lorsque le *Nomadic* le remplaça, on déploya une passerelle pour assurer le transfert des passagers. Dans un ordre parfait, ceux-ci entrèrent avec l'aide des marins dans le ventre du monstre par l'énorme écoutille et pénétrèrent dans le salon d'attente. Là, ils furent accueillis par le secrétaire administratif de la compagnie qui se présenta sous le nom de Donald Campbell. Les passagers de troisième classe furent immédiatement dirigés vers leur cabine par des stewards. Peu de temps après, Joseph Bruce Ismay apparut, le grand président de la compagnie *White Star*.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez mince arborant une moustache aux bouts retroussés et à l'allure triomphante. Il avait évidemment tenu à participer à la traversée inaugurale du Titanic et escomptait bien durant le voyage faire un brin de marketing auprès des passagers de première classe. Son but était de les inciter à persuader leurs relations à choisir le Titanic pour leurs futurs voyages transatlantiques. À voir son air ravi, on devinait sa fierté de se trouver à la tête de la prestigieuse compagnie *White Star Line*.

Dans le salon, le président passa parmi les passagers pour leur souhaiter la bienvenue et s'entretenir quelques instants avec eux. Lorsqu'il se trouva près de Pariset, il échangea une brève poignée de main avec son hôte. Le secrétaire administratif annonça alors que les bagages des arrivants étaient parvenus dans les cabines et il invita ces derniers à en prendre possession. Il précisa ensuite que le dîner serait servi dans la salle à manger située au niveau du pont D accessible par le fameux Grand Escalier. Pariset fut ravi de cette nouvelle, car il commençait à avoir faim. Il avait juste avalé un encas dans la voiture-restaurant et celui-ci était bien loin.

Il avait aussi hâte de rejoindre sa cabine pour se rafraîchir et changer de chaussures, car celles qu’il portait étaient neuves et lui faisaient mal. La retrouver ne fut pas une mince affaire dans ce dédale de couloirs et d’étages appelés à bord des ponts¹ par le personnel de bord. La cabine de Pariset se situait au niveau du pont B juste au milieu du navire. Muni d’un plan, il mit au moins une demi-heure pour la rejoindre en s’égarant par deux fois. Sur son parcours il repéra néanmoins le lieu de la grande salle à manger située sur le pont D et découvrit le fameux Grand Escalier dont il avait largement entendu parler en lisant un article récent du Petit Journal. Il entra enfin dans sa luxueuse cabine. Il récupéra une de ses valises et en sortit une paire de chaussures. Il fit ensuite un brin de toilette et s’allongea quelques minutes sur le lit à baldaquin pour souffler un peu.

Il ferma les yeux et imagina la suite de son voyage. Il comptait bien profiter de tout un choix d’activités disponibles à bord. Il avait appris que le paquebot comportait même une piscine et escomptait bien s’en servir. Et pourquoi ne pas également visiter les bains turcs du pont F ? Il réalisait l’énorme chance de pouvoir participer à cette croisière inaugurale, même si le billet lui avait coûté plus de cent cinquante dollars².

À vingt heures et dix minutes, un haut-parleur diffusa une annonce indiquant que le Titanic venait de se mettre en mouvement en direction de l’Irlande. Le navire affichait une heure et dix minutes de retard sur son horaire prévu. Le parcours pour rejoindre le port de Queenstown allait prendre la nuit entière. Pariset consulta sa montre gousset et constata qu’il était maintenant temps de se rendre au grand restaurant pour dîner. Monsieur Ismay avait indiqué aux passagers qu’ils pouvaient se présenter en tenue de ville le jour de leur arrivée, ajoutant que le smoking était plutôt recommandé pour les dîners des jours à venir. Pariset avait prévu cette situation et s’en était fait confectionner un le mois précédent.

1. Ou encore decks par les anglo-saxons.

2. Soit environs \$3000 en 2022.

Sans s'être trompé d'itinéraire cette fois, Pariset rejoignit la salle à manger. Il fut frappé par la taille de celle-ci. Elle pouvait accueillir plus de cinq cent cinquante convives disposés autour de plus d'une centaine de tables. Les concepteurs du navire avaient opté pour recouvrir les hublots par des vitraux de façon à recréer l'ambiance d'un grand restaurant plutôt que celle d'un navire. Le paquebot ne disposant pas d'une église, cette salle à manger était aussi dédiée à l'office religieux anglican le dimanche matin, mais cette célébration était réservée aux passagers de première classe.

Les convives arrivaient régulièrement et chacun était pris en charge par des serveurs qui les conduisaient jusqu'à leur table. Lorsque ce fut son tour, Pariset fut guidé vers une table circulaire pouvant accueillir huit personnes. Lorsque les convives furent installés à sa table, il les observa avec soin : à sa droite un jeune couple, suivait ensuite deux dames d'un certain âge visiblement amies. En face de lui, il découvrit une maman et sa fille d'une dizaine d'années. Un homme très élégant s'installa ensuite à côté de lui sur sa gauche. Pariset l'observa un instant. Heureusement, ce n'était pas son bavard voisin de train. Le jeune couple semblait très amoureux et se souciait peu de leur entourage.

Pariset se sentait un peu seul sur cet immense navire. Pour une bonne semaine de traversée, il allait devoir se faire des connaissances. La salle continuait à se remplir et le niveau sonore augmentait à mesure. Heureusement, celle-ci avait été assez bien insonorisée, ce qui permettait aux convives de tenir leurs conversations sans trop avoir à hausser la voix.

Son voisin de gauche se tourna vers lui pour entamer une conversation qui commença par une banalité :

– Nous avons eu une longue journée, n'est-ce pas ? Je suis exténué alors que le voyage vient juste de commencer. Et dire qu'une fois à New York, il me restera encore plusieurs heures de train pour rejoindre Washington DC

– Pour vous rendre là-bas, vous devez être politicien. Je me trompe ?

– Juste un peu. En fait, je suis un diplomate appartenant au Quai d’Orsay et rattaché l’ambassade de France aux États-Unis.

Tendant la main à Pariset, il enchaîna :

– Pierre Ducatel. Je suis en charge du suivi des initiatives industrielles et commerciales entre les deux pays. Comme vous le savez, la menace de guerre actuelle n’est pas propice au développement des affaires. À Washington, je suis convié à des séances de réflexion avec mes homologues américains pour faire le point sur la situation internationale troublée et en déduire ses conséquences sur la vie économique en France. Je dois d’ailleurs présenter un papier à mes collègues à ce sujet. Il n’est pas tout à fait prêt et je dois encore le travailler sur le bateau. Et vous ?

– Oh ! Pour moi, rien à voir avec cela. Je suis scientifique et je me rends à un congrès qui se tiendra à mon arrivée à New York. J’en profiterai pour faire un peu de tourisme dans cette ville que je ne connais pas avant de revenir en France.

– Quel type de congrès ?

– Sur l’astronomie.

– Le sujet doit être passionnant. Je suis sûr que vous aimerez New York comme moi. C’est une ville dynamique. Dites-moi, vous n’avez pas faim ? Moi si. Je trouve le service un peu long.

Ces mots à peine prononcés, les nombreux serveurs apparurent dans la salle pour distribuer l’entrée d’un menu unique pour tous les passagers : une bisque de homard. Les deux hommes firent une pause dans leur conversation pour entamer leur dîner. Tout en dégustant, Pariset observait les retardataires. À un certain moment, son attention fut attirée par une femme qui venait de s’installer à la table voisine à sa droite et distante de quelques mètres.

Elle était vêtue d’un ensemble style Chanel gris rehaussé d’un foulard à fleurs rouges. Sa veste arborait une jolie broche dorée qui ressemblait à un rameau d’olivier. Pariset avait noté d’emblée qu’il émanait de cette personne une sorte de magnétisme dans son regard d’une grande intensité. Elle était venue seule et semblait ne pas

éprouver le besoin de communiquer avec ses voisins. Tout en dînant, Pariset continuait discrètement à l'observer. C'est alors que son regard croisa le sien. Un peu gêné, il tourna la tête et reprit la conversation avec le diplomate. Leur discussion porta sur la situation géopolitique dans le monde. Tout en parlant, Pariset continuait à regarder de temps à autre la femme qui semblait l'observer furtivement aussi.

Il interrompit la discussion en cours pour questionner son interlocuteur sur elle :

– Excusez-moi de vous couper la parole. Vous voyez cette femme brune assise à la table voisine juste sur notre droite ? Elle semble me regarder souvent. Par hasard, la connaissiez-vous ?

Ducatel l'observa un instant, puis il se mit à réfléchir et répliqua :

– Son visage me dit vaguement quelque chose. Il me semble l'avoir déjà croisée quelque part, mais je ne me souviens pas où, probablement à Paris. Je parierais qu'elle est journaliste. Elle vous plaît ?

– Elle est belle, admit Pariset. Je suis très intrigué par son comportement. J'ai remarqué qu'elle portait très souvent son regard sur moi.

– Ce veut dire que vous avez fait une touche. Vous aurez probablement l'opportunité de faire connaissance avec elle durant nos prochains jours de traversée. Tentez votre chance...

– Ne vous méprenez pas, je n'ai pas l'intention de la draguer, mais son comportement m'intrigue. Quant à la revoir plus tard sur le Titanic durant le voyage, au vu du nombre de passagers présents à bord, je risque de ne pas la revoir avant notre arrivée à New York.

– Pas sûr... Il faut compter sur la chance.

Le dîner avançait et le menu se termina par des profiteroles glacées. La voisine regarda sa montre et semblait préoccupée. Elle se leva et quitta la salle à manger avant l'arrivée du dessert et sans même jeter un regard au passage sur Pariset. Faisait-elle semblant de l'ignorer ?

À la fin du repas, il proposa à son interlocuteur d'entreprendre une courte marche sur le Upper Deck pour digérer et poursuivre leur

conversation sur la diplomatie mondiale. Pariset était loin d'être un expert dans ce domaine et il se contentait de poser des questions et d'acquiescer aux affirmations de son interlocuteur.

Malgré les vitres qui protégeaient le pont du froid extérieur, la température commençait sérieusement à descendre. Au bout d'un temps et d'un commun accord, les deux hommes décidèrent d'abréger leur promenade. Ils se saluèrent respectueusement, en promettant de se revoir les jours à venir. Chacun partit de son côté. Pariset ressentait maintenant la fatigue après tous les événements qu'il avait vécus dans la journée. Après avoir étudié le plan qui lui avait été remis, il prit l'itinéraire le plus court pour rejoindre sa cabine. Il se trompa de nouveau et dut solliciter l'aide d'un matelot pour retrouver son chemin.

En entrant dans la cabine, il observa attentivement l'environnement dans lequel il allait vivre. Il n'avait pas eu l'occasion de le faire en mettant pied sur le bateau. Celle-ci était équipée d'un lit à baldaquin, d'un profond canapé en cuir marron, d'une large garde-robe, d'une coiffeuse et d'un lavabo. La cabine ne comportait pas de baignoire, le confort offert par le Titanic n'allait pas jusqu'à une telle extrémité. Il s'approcha du hublot et constata qu'il était suffisamment large pour englober une large portion du paysage environnant.

Ouvrant ses valises, Pariset en retira ses vêtements avec précaution pour les accrocher dans la garde-robe afin de les défroisser. Il récupéra ensuite son pyjama de soie bleu et le disposa sur le lit. Il se déshabilla et fit une courte toilette pour finalement l'enfiler et se mettre en chaussons. Comme il avait l'habitude de lire avant de s'endormir, il récupéra un livre qu'il avait emporté et le posa sur la table de chevet. Il consulta sa montre. Celle-ci marquait vingt et une heures.

Se relevant, il jeta un dernier coup d'œil au hublot. Comme le Titanic se trouvait bien en mer à destination de l'Irlande, il ne vit aucune lumière à l'horizon, seulement un ciel criblé d'étoiles. Il rejoignit le lit et se coucha. Il récupéra ensuite son livre et commença à en lire quelques pages. Il se sentait bien dans cette cabine avec le sentiment d'une complète sécurité. Au bout de quelque temps, sentant le sommeil venir, il reposa son livre. Il se remémora ensuite les